

A peine fondé, le British Museum s'accrut rapidement par acquisitions, donations, etc. Son premier achat fut celui des manuscrits de Harley; la bibliothèque de Cotton l'enrichit ensuite. En moins de dix ans, si l'on en croit M. Lavoix, le cabinet des médailles, par exemple, pauvre à son origine, vit se fonder dans ses collections six collections particulières, que des ambassadeurs et des consuls anglais avaient formées pendant leur séjour en Italie ou dans quelques villes de la Sicile et de la Grèce. Des bronzes, des vases, des terres cuites provenant de la même source vinrent se ranger dans les salles des antiques. Le fonds des imprimés et celui des manuscrits se multiplia dans une proportion plus grande encore. D'un autre côté, chaque voyage d'un navigateur anglais apportait un nouveau tribut à la Zoological Gallery, et Montague House devenait de plus en plus insuffisante pour contenir ce surcroît annuel de richesses.

Quand l'Etat eut acheté les marbres célèbres que lord William Hamilton avait rapportés au retour de son ambassade de Naples, dit M. Lavoix, et, plus tard, ceux plus nombreux encore de la collection Townley, au corps principal de l'hôtel il fallut ajouter des constructions nouvelles; on éleva encore une annexe pour recevoir les marbres provenant de l'ancien temple d'Apollon à Phigalie; une autre, en 1816, pour donner place aux statues et aux bas-reliefs du Parthénon, que lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, rapportait d'Athènes. Enfin, lorsqu'en 1823 le roi George IV offrit en présent à la nation la bibliothèque de George III, son prédécesseur, qui venait de mourir, l'espace manquait encore pour recueillir ce legs considérable. Force fut de renoncer à ce système d'extension successive des bâtiments au fur et à mesure de l'extension des collections, système envahisseur et qui, de proche en proche, menaçait tout le voisinage d'expropriation. Le parlement décida dès lors la construction d'un vaste édifice approprié pour recevoir les richesses que le musée possédait déjà et celles que l'avenir devait nécessairement apporter. Il ne se trompait guère dans ses heureuses prévisions: dans ces trente dernières années, en effet, Londres a vu plus que doubler les trésors de son musée national. Sans parler du département des imprimés, qui, par ses acquisitions annuelles et par les livres qu'il reçoit du dépôt légal, s'accroît tous les ans dans une proportion vraiment effrayante; sans citer la bibliothèque de Thomas Grenville qu'il a reçue en don, je ne suivrai que le département des antiques dans ses accroissements de plus en plus remarquables. De 1835 à 1848, la collection égyptienne, qui ne comptait jusque-là que des sculptures prises par Nelson sur l'armée française en Egypte, et quelques morceaux de provenance particulière, la collection égyptienne s'était augmentée, ou pour mieux dire créée, par les collections Salt, James Halliburton, Anastasi, Belmore et Andrew. En 1842, sir James Fellows, après avoir exploré la Lycie dans deux voyages consécutifs, expédiait pour Londres le tombeau des Harpies et les marbres de Xanthus. Cinq ans plus tard, M. Layard adressait à son gouvernement les prodigieuses découvertes de monuments assyriens faites dans le voisinage de l'ancienne Ninive. Sous la direction de sir H.-C. Rawlinson, M.M. Rassam et Loftus avaient été aussi heureux que leurs prédécesseurs dans les fouilles entreprises sur les mêmes contrées; les débris des édifices en ruine de Nemroud, de Khosabad et de Kouyunjik ont rempli, en dix années, les immenses galeries assyriennes. Enfin, un jeune archéologue plein d'ardeur et de savoir, M. Ch.-E. Newton, vient d'ajouter encore (1860) à toutes ces richesses en déterrants les marbres de Boudroun, et en envoyant en Angleterre la statue de Mausole et les bas-reliefs qui ornaient ce tombeau, une des sept merveilles du monde ancien, ainsi que chacun sait.

La même activité prodigieuse, la même volonté persévérante furent mises au service des huit départements qui composent le British Museum. Un siècle suffit à l'Angleterre pour élever aux lettres, aux sciences et aux arts ce splendide monument. Il nous serait impossible, dans un travail forcément restreint, de donner place, même brièvement, à chacune des divisions de cet établissement immense, qui, à lui seul, est, pour Londres, ce que sont pour nous la bibliothèque de la rue Richelieu, le Louvre et le Musée du Jardin des Plantes. M. Mérimée a décrit dans le *Moniteur* du 26 août 1857, auquel nous renvoyons le lecteur désireux de pousser plus avant cette étude, le département des imprimés, et particulièrement la nouvelle salle de lecture, laquelle, de l'avis même de notre journal officiel (14 juin 1860), devrait servir de modèle à toutes les salles de bibliothèques publiques, et dans laquelle plus de trois cents lecteurs trouvent à la fois toutes les ressources d'une vaste bibliothèque et toutes les commodités du cabinet de travail le plus confortable. La forme de cette magnifique salle est circulaire; elle a un diamètre de 140 pieds anglais et est couronnée par un dôme qui s'élève à 106 pieds au-dessus du parquet. Ce dôme est presque égal en hauteur à celui du Panthéon de Rome, et celui de la cathédrale de Saint-Paul lui est inférieur. La salle est éclairée tout autour par vingt grandes fenêtres, indépendamment de la lumière qu'elle reçoit d'en haut par une lanterne ménagée dans la voûte du dôme.

Et à ce propos, nous nous surprenons à nous écrier:

Pourquoi faut-il que le *Moniteur*, qui a le privilège de parler de haut, se borne à des déclarations et à des descriptions qui font venir l'eau à la bouche des malheureux habitants des bibliothèques de Paris, obligés souvent de soutenir un siège en règle pour obtenir les livres dont ils ont besoin, et chassés des salles de travail aux heures mêmes qui seraient les plus favorables au travail?... On a modifié la salle, espérons qu'on va supprimer la routine...

Parmi les richesses du British Museum, nous ne pouvons nous dispenser d'appeler l'attention sur la remarquable collection de dessins où l'Italie est dignement représentée, le cabinet des estampes, la galerie des tableaux et le département des médailles. Le British Museum est fier, à juste titre, de son vase Portland, vase unique, trésor inestimable, en pâte de verre, trouvé dans une chambre sépulcrale, non loin de la route de Rome à Frascati, et qui porta longtemps le nom de la famille qui le posséda la première, la famille Barberini. Ses bronzes, ses vases, ses terres cuites, rangés avec beaucoup de goût; ses antiquités étrusques, grecques et romaines, ses ivoires, ses émaux, ses faïences d'Italie, ses verres de Venise comptent des pièces remarquables dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer. Nous ne nous ferons pas juge des collections d'histoire naturelle. Le hasard a rapproché au British Museum des éléments quelque peu dissimilaires, et, aujourd'hui encore il suit les errements de sa première origine. La commission, ou plutôt la corporation (*trust*), chargée de surveiller et d'administrer l'établissement, est, dit-on, dans l'intention de séparer du reste du musée d'importantes collections qui demanderaient un musée à part, celles de la botanique, de la zoologie, de la paléontologie et de la minéralogie. On a critiqué certains voisinages; par exemple, on a dit: Pourquoi ces coiffures en plumes de perroquet et ces parures en os de poisson des îles Sandwich ou des îles Marquises sont-elles si près du vase de Portland? Quant à nous, nous ne voyons point le mal qu'il peut y avoir à cela. Il nous semble, au contraire, intéressant qu'on puisse d'un seul coup d'œil apercevoir ainsi le monde sauvage et le monde civilisé, la nature et l'art. Rien peut-être n'est plus propre à instruire que ces rapprochements où la méthode est légèrement oubliée, que l'apparition soudaine d'objets si différents entre eux. Avec leur esprit pratique, les Anglais comprennent sans doute que mieux vaut un peu d'entassement, qui permet à l'homme d'étude de mesurer d'un seul coup les efforts du génie humain, que de disperser aux quatre coins de Londres dix musées, qui auraient pour premier résultat de forcer le visiteur à une dépense de temps vingt fois plus grande. L'entretien du British Museum coûte un million par an à l'Etat; il coûterait assurément davantage si on en venait jamais à le diviser en plusieurs musées entièrement séparés les uns des autres et dispersés dans les différents quartiers de la ville de Londres. Les Anglais sont d'ailleurs beaucoup mieux placés que nous pour reconnaître les inconvénients ou les avantages d'une telle réforme, sur laquelle nous n'avons pas à nous appesantir.

Le British Museum n'est pas un édifice remarquable par son architecture. Construit primitivement dans le style Louis XIV, les nombreuses transformations qu'il a eues à subir lui ont entièrement enlevé sa physionomie première. Les manuscrits, les livres et les collections archéologiques occupent le rez-de-chaussée. Les manuscrits, qui déjà s'élevaient en 1848 à trente et un mille, sont placés à droite dans l'aile orientale. Un catalogue systématique en a été dressé en partie par les soins de J. Forshall et de l'orientaliste Rosen, sous ce titre: *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium, qui in British Museum aservantur* (Londres, 1828-1846); la première et la deuxième partie de ce catalogue comprennent les manuscrits syriens, ainsi qu'une partie des manuscrits arabes. Les manuscrits de Burney ont été aussi catalogués dans le *Catalogue of manuscripts in the British Museum; new series* (Londres, 1834-1840). La bibliothèque vient après les manuscrits. Le fonds de Grenville compte 20,240 volumes; le fonds de George III, 80,000 volumes; celui de Joseph Banks, 16,000 volumes; celui de Sloane, 50,000 volumes. Ceux-ci, comme on l'a vu plus haut, ont composé les premiers matériaux de cette vaste collection, qui compte aujourd'hui plus de 500,000 volumes. (En 1851, on comptait 460,000 volumes. V. Panizzi, *British Museum: A short guide to that portion of the library of printed books now open to the public*, Londres, 1851). A l'extrémité orientale, et dans une partie du corps de bâtiment du nord, se trouvent les salles de lecture, où les travailleurs sont commodément installés, et trouvent à leur disposition tout ce dont ils ont besoin, plumes, encre, etc. Les collections d'objets d'art remplissent le rez-de-chaussée de l'aile gauche occidentale. Les parties les plus importantes en sont décrites dans plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Ancient marbles of the collections of ancient Terracotta in the British Museum* (Londres, 1818), etc.

C'est dans deux des salles extérieures de cette partie de l'édifice que se distinguent, au milieu des monuments de l'art grec, les mar-

bres d'Elgin, acquis à l'Angleterre depuis 1801, et dont nous avons parlé plus haut; les monuments lyciens dus à sir James Fellows; le tombeau des Harpies et les marbres de Xanthus, du style le plus pur et le plus noble. Les salles intérieures renferment la galerie de Townley à l'ouest, et les monuments égyptiens d'Alexandrie, enlevés pour la plupart aux Français par Nelson. On remarque, parmi ces antiquités d'un prix inestimable, la célèbre inscription de Rosette et le papyrus de Sallier (Consultez *Select papyrus in the hieratic character from the collections of the British Museum*, Londres, 1842). A côté de la salle qui contient ces richesses enviées des savants, se trouvent les bronzes, les terres cuites, les médailles antiques, orientales et modernes, en quantités innombrables, provenant des cabinets de Sloane, Cotton, George IV, Crachode, Knight, lady Banks, Marsden. Quant aux collections d'histoire naturelle, elles occupent les étages supérieurs: la zoologie, cinq salles; la minéralogie, classée d'après Berzélius, soixante armoires, etc., etc.

Le public est admis à visiter le British Museum les lundis, mercredis et vendredis, de dix à quatre heures en hiver, de dix à sept en été. Les hommes d'étude ont accès dans les salles tous les jours, de neuf à quatre heures. Le musée est fermé du 1^{er} au 7 janvier, du 1^{er} au 7 mai et du 1^{er} au 7 septembre, ainsi que les jours de fête. Les recettes du British Museum s'élèvent, en moyenne, à 60,000 livres sterling par an; les dépenses à 50,000 livres sterling, dont moitié à peu près pour l'administration, le surplus pour acquisitions nouvelles, travaux de reliure, etc. Le nombre des visiteurs peut être fixé approximativement à un million. Outre les ouvrages cités précédemment, on consultera avec fruit: *Catalogus bibliothecae Musei Britannici* (Londres, 1813, 7 vol.); *Catalogue of prints, drawings, etc., attached to the library of King George III* (Londres, 1829); *List of additions made to the collections in the British Museum in the years 1831-1840* (Londres, 1833-1843); Panizzi, *Catalogue of printed books in the British Museum* (Londres, 1841).

BRITUS (François), orientaliste français, né à Rennes au XVIII^e siècle. Il entra dans l'ordre des capucins, fut envoyé comme missionnaire dans le Levant, puis se rendit à Rome, où il fut chargé de traduire en arabe l'abrégé des *Annales de Baronius*, et leur continuation, par Sponde (Rome, 1653-1655, 3 vol. in-4°). Britus a pris part à la traduction arabe de la Bible, publiée par Nazari (Rome, 1671, 3 vol. in-fol.).

BRITO ou **BRITO-NICOTE** (Philippe DE), aventurier portugais, né à Lisbonne vers 1550, mort en 1613; était neveu de Jean Nicot, l'introduit du tabac parmi nous. Il passa dans les Indes orientales, se fixa dans le Pégu, et sut se concilier la faveur du roi d'Arakan. Ayant obtenu de ce prince l'autorisation d'élever une forteresse dans la ville de Syriam, il finit par s'y rendre indépendant, brava toutes les attaques du roi d'Arakan et lui fit même essuyer de sanglantes défaites; mais ayant gravement offensé le roi d'Ova, celui-ci marcha contre la forteresse à la tête d'une nombreuse armée, s'en empara par trahison et fit empaler Brito.

BRITO (Bernard DE), historien portugais, né à Villa de Almeida en 1569, mort en 1617. Il embrassa la vie religieuse dans le monastère d'Alcobaça de l'ordre de Cîteaux (1585), se voua aux recherches historiques et exhuma un grand nombre de documents originaux. Philippe III le nomma, en 1616, historiographe du royaume. C'est lui qui a commencé le grand corps d'histoire connu sous le titre de *Monarchie lusitanienne* (1597-1622, in-fol.), qu'il conduisit jusqu'à la conquête arabe. On a aussi de lui des *Eloges des rois de Portugal* (1603, in-4°). Brito est un des historiens classiques de sa patrie. Il manque cependant tout à fait de critique, et les écoles modernes l'ont rabaisé avec autant d'exagération que le XVIII^e siècle l'avait élevé.

BRITO (Francisco-Jozé-Maria, chevalier DE), diplomate et littérateur portugais, né vers 1759, mort en 1825. Entré dans la diplomatie, il reçut plusieurs missions importantes, devint ministre plénipotentiaire à Paris, où il signa la convention sur la rétrocession de la Guyane, et passa avec le même titre dans les Pays-Bas. Il a publié, sous le nom de *Candido Lusitano* et d'*Amador Patrio*, des articles bibliographiques, et on lui attribue: *Essai rapide sur la littérature portugaise* (Paris, 1808), publié avec les poésies de F. Manoel.

BRITO FREIRE (Francisco DE), historien portugais, né à Villa de Caruche, mort à Lisbonne en 1692. Après avoir été capitaine de cavalerie, il fit deux voyages au Brésil avec le titre d'amirante de la flotte de Portugal, et prit part à l'expulsion des Hollandais de la ville de Pernambuco (1654). On a de lui: *Relação da viagem, que fez ao Estado do Brasil* (Lisbonne, 1657), et *Nova Lusitania, historia da guerra Brasílica* (1675, in-fol.).

BRITOMARTIS, divinité crétoise à laquelle les chasseurs et les pêcheurs rendaient un culte particulier. On fait généralement dériver son nom de deux mots: *britus*, doux, bête, et *martis*, pour *marna*, vierge, jeune fille. Plus tard, lors de l'introduction dans l'île de Crète du culte d'Artémis, la conformité qu'offraient sur certains points ces deux divinités ne tarda

pas à les faire identifier, et la personnalité de Britomartis finit par se fondre si bien avec celle d'Artémis (Diane), qu'on en fit la fille de Latone. La légende de Britomartis poursuivie par Minos était répandue dans tout l'archipel grec, ce qui prouve l'extension qu'avait prise ce culte à une certaine époque. Il est probable que ce mythe, comme tant d'autres, est d'origine orientale et particulièrement phénicienne, car la tradition dit que Britomartis était fille de Jupiter et de Carmé, fille elle-même de Phœnix. Dans plusieurs îles, on lui avait donné le surnom caractéristique de *Diclynnna*, Britomartis au filet. On la voit figurer sous ce nom et avec l'attribut du croissant sur plusieurs pièces de monnaie frappées sous les empereurs romains.

BRITONES ou **BRITTONES**, les mêmes que les *Britanni*, noms latins des Bretons, soit de l'ancienne Angleterre, soit de l'Armorique.

BRITTI (Paulo), poète vénitien du XVII^e siècle. On ne sait rien sur lui, sinon qu'il était aveugle. Les œuvres de ce poète populaire se composent d'une quarantaine de *canzonette* et d'*opuscules* imprimés de 1623 à 1659. Britti composait pour le peuple des vers, remarquables sinon par la délicatesse de la forme et la profondeur de la pensée, du moins par le naturel et l'énergie de l'expression.

BRITANNIEN s. m. (bri-tinn-ni-ain). Hist. relig. Nom que l'on donnait, en Italie, à des sectaires qui vivaient dans la solitude. On écrit aussi **BRITANNIEN**.

BRITTON, juriconsulte anglais, mort en 1275. Il était très-versé dans le droit civil et canonique, qu'il professa avec distinction, et fut nommé par Henri II évêque de Hertford. On a de lui un recueil de cent vingt-six articles ou capitules en français, imprimé d'abord sans date, puis en 1640 (in-12). Ce recueil, qui fut adopté par le roi Edouard I^{er}, se compose des principales décisions féodales et coutumières du XIII^e siècle, que Britton avait rédigées sous forme d'articles. Robert Kilhaen a traduit en anglais cette compilation faite sans ordre, qu'on trouve dans le *Recueil des coutumes anglo-normandes* (1776, in-4°).

BRITTON (Thomas), musicien et bibliophile anglais, né vers 1650 dans le Northamptonshire, mort en 1714, était charbonnier de profession. Le jour, il vendait du charbon, et le soir, il faisait de la musique, pour laquelle il ressentait une véritable passion de mélomane. Il finit par organiser dans sa modeste demeure des concerts où se pressaient les plus illustres personnages de Londres. Malgré l'incommodité de la salle et l'humide dehors du propriétaire, l'affluence était considérable. L'entrée du concert fut gratuite pendant les premiers temps, mais on établit bientôt un prix d'entrée de 10 schellings par an, moyennant lequel le souscripteur avait le droit de prendre du café à un sou la tasse. Les plus fameux artistes de Londres étaient au nombre des exécutants de cette académie musicale, et le grand Haendel lui-même ne crut pas déroger en y faisant sa partie dans les symphonies. Britton avait réuni une collection admirable de livres musicaux, de musique ancienne et d'instruments, qui fut vendue fort cher après sa mort, causée par un accès de frayerie. Un des habitués de ses concerts ayant voulu un jour s'amuser à ses dépens, amena avec lui un ventriloque. Tout à coup, pendant un intermède, on entendit une voix, qui paraissait venir du ciel. Cette voix annonça à Britton qu'il allait mourir, et lui dit de réciter son *Pater* à genoux. Britton, pris d'un tremblement subit, obéit à cette injonction, se mit au lit, en proie à une fièvre violente, et mourut peu de jours après. On voit encore de nos jours, au musée Britannique, un portrait de Britton en jaquette bleue et un sac de charbon à la main.

BRITTON (John), archéologue et musicien anglais, né en 1771 à Chippenham, comté de Wilts, mort à Londres en 1857. Sans appui et sans ressources, il ne dut qu'à lui-même son instruction. Obligé de demander au travail ses moyens d'existence, il conquit une position honorable dans les lettres, et réussit même, à force de persévérance, à se procurer l'aurea *medicritas* du poète. Ses publications furent presque autant de services rendus à l'intérêt général. Ce sont: les *Anciens monuments de l'Angleterre* (1807-1814, 4 vol. gr. in-4°), ouvrage accompagné de trois cents planches, et complété par un volume d'*Eclaircissements chronologiques et historiques de l'ancienne architecture anglaise* (1820, in-4°); les *Beaux-arts en Angleterre* (1812, gr. in-4°), recueil analogue à l'*Histoire des peintres*, de M. Ch. Blanc; les *Cathédrales d'Angleterre* (1814-1833, 14 vol. in-4°), splendide collection de gravures, précédée et suivie de deux monographies: *L'Eglise de Redcliff* (1812, gr. in-8°) et *L'Abbaye de Fonthill* (1823, in-4°); les *Edifices publics de Londres* (1825, 2 vol. in-8°), dessins par le célèbre architecte Pugin; *Specimens des anciens monuments de la Normandie* (1825-1827, in-4°); *Esquisses topographiques du nord du Wiltshire* (1826, in-8°); *Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre* (1828-1830, in-4°); *Dictionnaire de l'architecture et de l'archéologie au moyen âge* (1835-1836, 4 part. in-8°). Britton s'était préparé à ces travaux par une active collaboration à des ouvrages du même genre: les *Beautés du Wiltshire* (3 vol. in-8°); les *Beautés du Bedfordshire*, etc. Sur la fin de sa vie, il a écrit ses mémoires. Il avait abordé le genre essen-